

« Si tu possèdes tout et n’as pas de nostalgie, tu es mort. »

Aspects de Hermann Lenz

Thomas Dworschak

**Thomas Dworschak**, né en 1983 à Waiblingen au Wurtemberg,  
depuis 2003 études d’indologie, de philosophie et des études culturelles  
aux universités de Leipzig et de Pise.

Domaines d’intérêt : esthétique, éthique et théories du comportement, littérature, scholasticisme  
bouddhique, poésie hindi.

Hermann Lenz est né à Stuttgart en 1913, a passé son enfance dans la petite ville de Künzelsau dans le nord-est du Wurtemberg et a étudié la théologie au début, puis l'histoire de l'art et la littérature allemande à Heidelberg et Munich de 1933 à 1940. À ce temps-là, il a écrit ses premiers poèmes, angoissé par la dictature nazie sous laquelle il vivait alors. Quand il était soldat dans la deuxième guerre mondiale, il continuait à écrire des poèmes et de la prose qui essayaient d'échapper à ce présent horrifiant en conjurant l'atmosphère de la poésie de Mörike et l'ère de l'empire de Habsburg. Après la guerre, il continuait à écrire, mais il devait gagner ses vivres en travaillant comme secrétaire pour deux associations d'écrivains jusqu'à 1972 et en publiant des œuvres occasionnelles, comme des critiques littéraires pour la radio. À cette époque-là, il publiait un livre – pour la plupart des romans courts – plus ou moins tous les deux ans, mais ceux-ci ne se vendaient jamais bien. Pendant que la littérature réaliste fleurissait dans les années cinquante, et encore plus dans les années soixante avec leur intérêt pour l'expérience, Lenz était considéré comme un artiste plus ou moins à l'écart. Quelquefois, il recevait des critiques favorables, soulignant l'intensité de son style, mais souvent, on lui reprochait un manque d'attention pour la situation présente avec ses problèmes, et les nostalgies dont je vais parler le faisaient paraître un réactionnaire.

L'attention du public s'est tournée vers Lenz en 1973, quand Peter Handke, un des plus connus des écrivains de la jeune génération, a publié son essai *Invitation à la lecture de Hermann Lenz (Tage wie ausgeblasene Eier. Einladung, Hermann Lenz zu lesen)*, toujours cité comme le tournant dans la vie de Lenz ; après, les éditeurs majeurs Insel et Suhrkamp ont commencé à publier ses livres. En 1978, Lenz a reçu le prix Büchner, qui est le prix littéraire le plus important en Allemagne. Il est mort en 1998.

La reproche d'être un écrivain réactionnaire est probablement causée par une attitude qui marque généralement les protagonistes dans les romans de Lenz. Cette attitude est dominée par des pensées et des rêves nostalgiques dont l'objet est très souvent la cité de Vienne dans les dernières décades de l'Empire habsburgien, parfois aussi la monarchie de Wurtemberg – et finalement le Portugal qui fournit le mot clé de « saudade ». Toutefois, ces contenus nostalgiques ne sont qu'une partie d'un caractère qui marque ces personnages. Ici, je voudrais démontrer les formes que prend une telle nostalgie et

comment elle agit dans les personnages et les contextes différents de quatre romans que j'ai élus un peu par hasard.

Le premier d'eux est assez antérieur aux autres et montre des différences notables ; pour cette raison, j'en parle un peu plus pour ensuite pouvoir comparer mieux les différences dans le traitement du sujet.

*Calvaria ou une audience à S.* (*Calvaria oder eine Audienz in S.*) est la deuxième de trois parties romanesques du livre *Cabane des miroirs* (*Spiegelhütte*), publié en 1962. L'histoire joue vers le début du vingtième siècle dans la ville de Drommersheim, un nom qui probablement contient le mot suabien « dromma », c'est : « par-delà ». Dans cette ville, on trouve l'atmosphère calme d'une ville médiévale, mais aussi un camp avec des légions romaines. Le désir du protagoniste, l'étudiant Carl Umgelter, est d'entrer là-bas pour être reçu par le commandeur et pour trouver un travail chez l'empereur Marcus Aurelius – ce mélange des époques historiques caractérise « Cabane des miroirs » mais ne sera plus mis en œuvre par Hermann Lenz plus tard ; j'y reviendrai. – La raison de ce désir n'est pas l'argent ou l'honneur, mais la fantaisie « des environs de l'empereur qu'il imaginait comme plongés dans le calme assoupi d'un après-midi, quand dans le péristyle – tout comme chez sa grand-mère derrière la « Tache rouge de cœur » – des merles et des pierrots se baignaient dans le bassin de marbre » (*Calvaria*, p. 96).

Un contraire partiel de ces rêveries est la corporation « Calvaria » dont Carl est un membre parce que son père l'avait déjà été. Ce qui repousse Carl, c'est la discipline qui lui force par exemple à être toujours attentif quand il se promène dans la rue pour ne pas manquer à tirer son chapeau quand il rencontre quelqu'un d'un rang supérieur ; attention totalement opposée à son désir de « s'évaporer dans l'horizon » (98) en marchant. L'antipathie contre cette discipline et contre la vie de groupe souvent un peu vulgaire et rude le font songer à quitter la Calvaria, mais de l'autre côté, il sent qu'il est indispensable de rester dans cette institution traditionnelle pour obtenir un jour un emploi chez l'empereur. C'est que l'empereur et le gouverneur de la ville sont les représentants principaux d'une attitude que Lenz appelle la « conscience du passé » ; celle-ci forme une partie de l'attitude nostalgique de Carl, dirigée en ce cas vers l'empereur et s'exprimant en forme de loyauté envers le gouverneur dont la devise est : « Celui qui s'arrête (ou : qui reste en place), avance beaucoup dans le temps ».

L'autre partie de l'attitude nostalgique est la « saudade » expliquée et vécue par sa grand-mère, une sud-américaine d'origine portugaise. Voici quelques phrases tirées de ses propos : « Pour toi, c'est le plus important que tu arrives jusqu'à l'empereur. L'empereur n'est pas un dieu [...] mais il a la saudade. C'est ce qui manque à tous les autres ; aux Babyloniens [...] Tu dois leur dire : Vous voulez posséder tout, vous voulez tenir tout dans les mains. Et, quand vous l'aurez obtenu finalement, qu'est-ce que vous tenez dans vos mains ? De la chair et des pierres... Je ne veux rien tenir dans les mains, je veux le voir au-dessus de l'horizon, là où se trouve le mañana. Je veux la saudade, ça veut dire la nostalgie (« Sehnsucht »). Vous n'en avez pas, vous êtes pauvres [...] »

« Le mañana est plus fort toujours. Retiens ça », elle dit à Carl.

« Et l'aujourd'hui ? » il demanda.

« L'aujourd'hui ne vaut rien, sauf pour le mañana. Tu sais que le mañana n'existe nulle part ? – Bien, alors tu le sais maintenant. » (*Calvaria*, p. 123-124)

On voit très clairement que le renoncement, le détachement ou la distance sont des traits essentiels de la nostalgie ainsi décrite. Dans *Calvaria*, les implications de cette description sont un peu obscurcies par le fait que les objets de la nostalgie sont présents et vivants ; ainsi, la nostalgie de Carl peut se fixer sur quelque part du monde matériel, ce qui serait justement opposé aux propos de la grand-mère. On verra dans les autres romans comment la nostalgie se tourne vers l'intérieur et se rend ainsi à la fois moins manifeste et plus ferme.

Dans tous les textes dont je parle la nostalgie n'est pas seulement une attitude positive ; bien qu'elle soit indispensable pour les protagonistes, elle est aussi ambiguë et dangereuse et échoue facilement. Ainsi, on peut distinguer des traits de la nostalgie même chez ses ennemis. Ici, c'est le « babylonisme » mentionné par la grand-mère : un mouvement qui envahit aussi la « Calvaria ». Il comprend des traits presque paradoxes (d'abord, n'oublions pas de noter que Lenz quelquefois fait allusion à des uniformes nazies que portent les Babyloniens) :

Il y a une sorte de militarisme, représenté par exemple par un officier de la corporation qui aimerait punir rigoureusement toute négligence de la discipline – cette rigueur n'est pas acceptée par les officiers plus « conscients du passé » qui tendent à prendre la discipline comme règlement qui devrait plutôt être obéi avec l'esprit qu'avec le comportement. La « conscience du passé », le respect pour la tradition comme élément

de la nostalgie, échoue en s'attachant aux *phénomènes* de la tradition – ici, des règles qu'elle fixe – sans penser à son essence.

Le deuxième trait est un élan révolutionnaire contre le gouverneur ; un des Babyloniens explique : « Un homme respectable, mais il sait trop. Ça nous ennue. Nous ne voulons plus rien savoir. Nous commençons quelque chose sans savoir où il mène. » (*Calvaria*, p. 134) Au fait, cela n'explique rien ; le babylonisme ne révèle pas d'idées positives, mais repousse seulement la situation présente. On pourrait dire que la nostalgie – étant dirigée plutôt vers le passé et le demain – a aussi un penchant à une telle négation. Mais si elle garde la distance vers ses propres contenus, elle ne développe pas l'élan destructif qui se trouve dans le babylonisme. En plus, elle a plutôt la tendance d'*enrichir* le présent ; chaque chose ou devient un appui pour les pensées nostalgiques ou reste indifférente et ne provoque pas d'aggression .

La négation pure se montre dans le « vitalisme » : le présent est décrié comme décadent et ennuyeux par les Babyloniens, et pour le changer, il faut montrer de l'énergie sans qu'on sache avec quel but. Ce serait un culte de la force qui est une caractéristique des mouvements fascistes. De l'autre côté, les Babyloniens tendent vers l'hédonisme : c'est ce que la grand-mère a décrit quand elle a parlé « de la chair et des pierres ».

Dans tous ces points se montre une sorte de superficialité, un vide de l'esprit ; il n'y a qu'une insatisfaction qui produit des actes quelconques. Contraire au Babylonien, celui qui a la vraie nostalgie n'a pas besoin d'agir ; et je voudrais remarquer que la majorité des protagonistes de Lenz agissent assez peu : plutôt, ils se laissent traîner par la situation. C'est encore plus clair dans les trois autres livres que j'ai pris comme exemples.

Le premier (ici, et non dans la séquence de la parution) s'appelle *La seiche dans le garage* (*Der Tintenfisch in der Garage*), paru en 1977. D'après l'auteur, le titre est un proverbe espagnol qui signifie quelqu'un qui se trouve dans un environnement inapproprié. Cette personne est Ludwig, très semblable à Carl de *Calvaria* : il a vingt et un ans et fait les études de littérature allemande à Regensburg, probablement le modèle de Drommersheim, étant la même sorte de ville médiévale. C'est l'année 1971, et on trouve Ludwig des fois dans des soirées littéraires où se produisent les nouvelles œuvres néo-marxistes, socio-critiques etc. ; mais Ludwig voit dans ces événements plutôt des

rituels d'un groupe qui veut établir sa façon de penser chez ceux qui ne sont pas complètement sûrs d'eux-mêmes. Alors, Ludwig se tient à part et préfère de se promener aux rives de la Danube et dans la ville. Il rencontre une jeune femme, Friederike, avec laquelle il commence une liaison amoureuse, attiré par son caractère gai et vif. D'autre part, Friederike aime le calme de Ludwig ; elle lui fait raconter des histoires sur l'idyllique vallée de l'Altmühl où ses parents ont une auberge, et elle cherche refuge dans cette nostalgie de Ludwig. Plus tard, il se révèle que Friederike est déjà mariée avec un homme qu'elle avait présenté à Ludwig en disant que c'était son oncle et que les deux font des affaires plus ou moins criminelles. L'oncle-mari essaie de faire entrer Ludwig dans ces affaires, même en le menaçant pendant qu'ils font une promenade en ville, mais Ludwig résiste en songeant à la vieille salle de la mairie et en imaginant une scène dans laquelle il serait secrétaire dans une séance du conseil de l'empire au seizième siècle. A la fin, Friederike et son compagnon veulent quitter la ville, mais sont arrêtés par la police ; Ludwig reste, mélancolique et rêveur, et ainsi protégé contre le désespoir.

Le deuxième est *Le cocher et le peintre d'armoiries (Der Kutscher und der Wappenmaler)*, publié en 1972. Ce roman comprend trois parties qui jouent en 1910 environ, après la Première guerre mondiale et au début de la dictature nazie, toutes à Stuttgart et ses environs nord-ouest. Au début, le cocher August Kandel, âgé de quarante-sept ans, conduit un homme au château royal. Cet homme lui fait une étrange impression : il porte un sac démodé, parle à lui-même avec un accent viennois, et ses traits de visage sont durs et strictes, mais Kandel sent qu'il est un homme respectable et qui exige le respect parce qu'il veut entrer au château par le portail du front et non par l'entrée des domestiques. C'est le peintre d'armoiries. Kandel n'entre jamais vraiment en contact avec lui, mais il ne cesse de songer à lui.

Kandel a une nièce, Lili, qui est la deuxième protagoniste. Dans la première partie, elle est employée comme domestique chez une famille noble et s'amourache d'un lieutenant. Pourtant, pendant la guerre elle se marie avec un arpenteur qui est, d'après Kandel, un homme aimable et comme un paysan : un homme ferme et stable dans une époque d'insécurité.

La troisième partie, au début des années trente, traite la relation entre Kandel et le fils de Lili qui a dix-huit ou vingt ans alors. Ce garçon, Erich, commence des études à Tübingen et les abandonne plus tard pour devenir libraire ; pendant que le nazisme pervade l'université et toute la société, il cherche à se chacher du monde : il reste dans sa chambre ou dans la librairie où il travaille ; il lit Mörike et fait des promenades sur la campagne avec son grand-oncle qu'il fait raconter des histoires inventées qui jouent à Vienne dans l'époque de la monarchie. Tout ce qui se passe dans le monde lui fait horreur, et pour cette raison, il se perd de plus en plus dans les pensées du passé.

A la fin, Kandel, retiré depuis des années, a l'étrange idée de s'acheter un nouveau cheval et de reprendre son travail d'autrefois ; Erich devient son valet d'écurie, mais pour quelques jours seulement : c'est novembre, Kandel est atteint par une fièvre en attendant devant la gare, et il meurt, pendant qu'Erich recoit l'appel à l'armée.

Presque la même époque est le sujet de *Temps nouveau* (*Neue Zeit*), publié en 1975 comme troisième tome d'une série de romans autobiographiques. Il y a encore un étudiant, Eugen Rapp, qui s'oppose silencieusement au nazisme, un peu comme Erich dans le livre précédent : il n'entre pas dans les corporations nazies ; il adopte un style de vie plutôt élégant, décrié comme « décadent » par ceux qui sont au pouvoir ; et sa fiancée est une fille juive. Tandis que l'histoire d'Erich a été coupée courte avec la mort de Kandel, nous apprenons dans *Temps nouveau* comment une telle vie continue dans les circonstances abhorrées. Eugen Rapp reçoit l'appel à l'armée qui lui mène au début en France, puis en Russie dans les environs de Leningrad où il reste pour la plupart du livre ; une dernière offensive absurde dans l'Ouest au printemps de 1945 finit avec son emprisonnement par l'armée américaine.

Ce qui aide tous les protagonistes nommés à supporter les situations défavorables est une forme de nostalgie. Elle est prononcée comme telle – « Saudade » et « Sehnsucht » – dans *Calvaria*, pendant que ces mots n'apparaissent plus avec la même importance dans les autres romans ; toutefois, les protagonistes agissent – ou plutôt : pensent – d'une manière semblable. Lenz appelle le concept qui marque leur attitude « le champ intérieur » (« der innere Bezirk »).

J'ai mentionné que Lenz a altéré sa méthode après *Cabane de miroirs*. Ce changement concerne la représentation des images et des pensées de la nostalgie. Nous avons vu que celles-ci ont un objet ou un appui réels dans *Calvaria* : il y a le camp romain, le commandeur de la légion, le gouverneur, les accessoires de la vie dont rêve le protagoniste, par exemple un vélo à grande roue que sa grand-mère lui donne comme cadeau.

Peter Handke décrit dans son article *Invitation à la lecture de Hermann Lenz* le changement mentionné : « avant 1964, les images sont arrangées intentionnellement avec une technique littéraire, elles sont abstraites de la cohérence mémorielle en utilisant des méthodes surréalistes ; l'image mémorielle est faite une image de rêve – mais après [...] ces images arrangées de rêve sont libérées patiemment des arrangements pour devenir, étant maintenant des images originelles de la mémoire, à la fois plus accidentelles et moins littéraires, dénuées de sens et à la fois plus évidentes, plus historiques et à la fois plus présentes. » (Handke, *Als das Wünschen noch geholfen hat*, p. 89-90 ; disons en passant que Handke compare ce non-arrangement avec la manière de Proust, que Lenz avait lu dans sa jeunesse.)

La nostalgie est devenue alors immatérielle, et elle se place entièrement dans le champ intérieur. Dans *Calvaria*, on trouve des personnages comme la grand-mère, le baron Röhl qui est un des anti-babyloniens dans la corporation, le gouverneur et l'empereur qui représentent la nostalgie tout en étant des personnes d'un certain pouvoir ; ils peuvent protéger Carl contre les Babyloniens, mais ils sont eux-mêmes en danger. Au contraire, le champ interne est à la lettre ou-topía, le non-lieu. Ainsi, il est plus subtil, mais à la fois plus stable ; dans ces romans, Lenz le décrit souvent comme indéstructible.

Dans *La seiche dans le garage*, Friederike dit à Ludwig : « Tu n'as pas besoin de grand-chose et tu ne veux pas avoir plus que ce que tu as... C'est pas surprenant parce que tu as déjà tout... Tu imagines quelque chose et tu l'as. Tu as ton champ quand tu es seul. Je t'envie [...] ton champ. » (*Tintenfisch*, p. 67) – Plus tard, l'oncle lui demande si c'est à cause de son famille intacte qu'il peut toujours rester calme, mais Ludwig explique : « Oui... mais vous savez que c'est pas pour toujours... Il me paraît souvent que beaucoup de gens pensent que ce qu'ils ont et ce qu'ils pensent restera toujours. Et pour la durée de la vie vous n'avez que vous-même. » (*Tintenfisch*, p. 85)

Toutefois, il est clair que la nostalgie peut bien rester impassible contre le monde normal et brutal – ici, la criminalité ; dans les autres livres, le nazisme et la guerre –, mais elle n’arrive pas à le changer.

On pourrait donc juger le recul dans le champ intérieur comme une régression dans l’irréalité. Dans l’art, cette régression pourrait produire le « Schundroman », le roman de quatre sous, sentimental et nostalgique à la mauvaise manière ; mais Lenz déclare carrément le contraire : c’est la réalité qui est le « Schundroman », et la nostalgie et le champ interne servent à ne pas se laisser irriter ou même détruire par elle. La nostalgie essaie de faire perdre la réalité de son importance : « ‘Comme nous devons nous tapir, nous prenons la liberté du rêve’, dit Erich. Il faisait toujours entrer ce présent et pensait qu’il était crasseux ; mais c’était important seulement comment on le prenait. Le plus important était de le pousser à côté quand il ne lui molestait pas peau à peau. Et Kandel découvrit à Eric quelque chose sur la ‘belle apparence’ à laquelle il s’habituaient pour pousser loin toute la crasse [...] La belle apparence l’aidait plus que la laide apparence, et la dernière était moderne aujourd’hui ; mais peut-être toutes les deux étaient fausses, seulement, ici on ne pouvait choisir entre l’une et l’autre d’elles parce qu’il n’y avait pas d’autre choix. » (*Kutscher*, p. 154)

Dans *Temps nouveau*, il paraît à Eugen Rapp que les hommes soient tournés lentement en choses dans la guerre : ils abandonnent la pensée et l’action parce qu’ils sont dirigés par des forces lointains et incompréhensibles. Le lecteur prend la position des soldats qui reçoivent des ordres, se déplacent avec leurs unités de bataille, construisent des lignes etc. sans comprendre la raison de ce qu’ils font ; et pour la plupart de ces années, ils ne font rien.

Mais Eugen Rapp reste dans cet environnement au front russe bien qu’on lui offre plusieurs fois un déplacement ou un avancement ; il préfère le calme de son bataillon auquel il s’est habitué – passant la guerre sans tirer son fusil une seule fois –, et il écrit des poèmes et des histoires qui jouent dans la Vienne habsburgienne, pendant que sa fiancée travaille comme forçate (elle fait le nettoyage des trams à Munich) et Munich et sa ville natale Stuttgart sont détruits par les bombes. Il repousse le choc en raisonnant : « La mémoire était valide pour toute la vie. Les lois anciennes et éternelles restaient toujours, se forçaient entre les maisons détruites et mettaient la balance en équilibre. »

(*Neue Zeit*, p. 347) La mémoire, le rêve de Vienne, la contemplation du paysage pendant qu'il est de faction – tout ça lui donne l'équanimité qui empêche qu'il devienne une chose, même si l'indifférence progresse avec l'habitude de la guerre ; qui empêche aussi le désespoir, puisque plusieurs fois dans le livre on trouve la phrase : « Et il n'y avait pas de délivrance. » La nostalgie sert comme « couche protectrice », de même manière que le « champ interne » de Ludwig, mais le style de Lenz a des traces amères ici : « On tira une salve de mitraillette dans une tête d'homme, cette tête était à côté de ses pieds, il le vit de dessus et de très proche ; et tout de même, un peu plus tard il écrit des lignes dans lesquelles n'était que de la lueur claire [...] Tu ne peux pas t'indigner ; mais ça aurait sert à quoi si tu t'étais indigné. Ou est-il possible que ta couche protectrice te sépare aussi du désespoir... Et ceux qui étaient ici dans le marais avec lui faisaient ce qui était à faire. Il se passait et on l'acceptait, par exemple le fait que la propre artillerie tira trop court et une grenade cassa la casemate ou se trouvait Jussy [un ami d'Eugen, et un viennois]. » (*Neue Zeit*, p. 196)

L'absurdité de la guerre, tout en se trouvant à côté des pieds du protagoniste, est tenue à distance par la nostalgie ; et comme l'absurdité se dérobe à la réflexion, il ne reste de ce temps que cette pensée d'Eugen après qu'il a reçu un message de sa fiancée qu'elle avait failli être tuée par une ruine qui s'est écroulée : « Etrange, ce sentiment de justement être échappé, et si on le regardait de plus clos, ce n'était que ce sentiment qui était le plus important. Un tel sentiment déterminait tout, et la chose entière était dirigée seulement par ce sentiment : tu dois te débrouiller. L'expliquer, l'analyser et le diviser, peut-être de façon scientifique : personne n'arrivait à faire ça ; ou il y arrivait avec des bavardages qui seraient appelés perspicaces ; mais après le bavardage, il ne restait qu'une seule chose : le sentiment. » (*Neue Zeit*, p. 308) Lenz même avait ces doutes sur la raison, au moins de ceux qui se jugent eux-mêmes comme raisonnables et réalistes. Dans l'essai cité, Handke rend une partie d'une conversation avec lui : « il parlait des spéculations immobilières dans l'alentour, des hommes de la réalité. Finalement, il dit : 'Peut-être, les projets ne sont qu'un succédané des rêves pour ces gens.' » (Handke, *Als das Wünschen noch geholfen hat*, p. 97)

Les « hommes de la réalité » sont plutôt l'objet de la critique de Lenz que ceux qui se reculent dans leur champ interne. Au fait, les hommes de la réalité ont les mêmes nostalgies et les mêmes sentiments, mais il les portent dans le monde extérieur, souvent

sans être conscients des sentiments et en se prenant comme raisonnables ; nous avons vu quelques exemples chez les Babyloniens dans *Calvaria*.

Un symbole étrange pour cela est le peintre d'armoiries qui ne cesse de visiter les rêves de Kandel. Il devient la métaphore de toute nostalgie et de tout espoir : « Nous pouvons l'imaginer, comme un homme clair, pour ainsi dire. Tu sais, je veux avoir quelque chose qui soit dans le lointain pour que je puisse aller dans sa direction. » - « Ça veut dire : personne en chair et en os ? » - « Au fond, non. » (*Kutscher*, p. 101-102) C'est parce que « quelque chose devait rester dans le lointain, inaccessible ; autrement, cela se pétrifierait et ne serait plus tellement illuminé. » (*Kutscher*, p. 15) Les hommes de la réalité qui jouent un rôle dans le roman ont eux aussi leurs peintres d'armoiries : pour l'un, c'est l'empereur détrôné, pour l'autre, le « Stahlhelm », une groupe nationaliste paramilitaire... et ainsi, l' « homme clair », s'il se manifeste en chair et en os à ceux qui ne comprennent pas qu'il doit essentiellement rester immatériel, devient celui qui amène l'obscurité. Au contraire, les gens de nostalgie ne cherchent pas cette manifestation, mais ils sont contents de regarder ce qui est autour d'eux et dans eux. Ils connaissent l'effet de la mémoire qui est un effet pour l'avenir – tout comme la grand-mère dans *Calvaria* l'a déclaré : « L'aujourd'hui ne vaut rien, sauf pour le mañana. » Ainsi, Eugen Rapp regarde calmement le paysage russe en pensant : « Que tu le remarques et que tu es proche de tout, que tu le regardes – ça produira un effet plus tard quand tu le ressors. » (*Neue Zeit*, p. 196) De la même manière, Lili s'arrange avec l'inquiétude que son lieutenant lui inspire : « Et [Kandel] lui demanda comment elle imaginait le temps après que cette affaire avec [le lieutenant] Süskindt serait finie un jour. – 'Puis, j'aurai le souvenir. [...] Écoute, je trouve ça bien, si je fais briller dans ce qui est maintenant un peu des souvenirs de plus tard. Je le prends plus à la légère alors... Et c'est pas tellement important, ce qui se passe avec moi maintenant.' » (*Kutscher*, p. 40)

Les citations que je viens de donner montrent pour la plupart une nostalgie positive, qui aide et qui sauve. Toutefois, elle reste évidemment problématique dans quelques aspects dont je nomme ces deux :

premièrement, elle ne joue un rôle que dans des situations précaires. Comment la nostalgie se développerait-elle dans un contexte favorable à une personne, même heureux ? Si on n'a plus besoin de refuge ou de couche protectrice, deviendrait-elle

inutile ? – On peut affirmer. Toutefois, l'attitude nostalgique pourrait être comme un exercice de l'esprit pour les jours plus sombres, une préparation.

deuxièmement, elle ne paraît pas être une attitude qui serait disponible à tout le monde ; Lenz la décrit plutôt comme un trait de caractère inné, bien que sa manière délibérément brumeuse ne permet pas de telles généralisations. Toutefois, il faut se demander si elle pourrait aussi être une attitude intentionnelle : une attitude de détachement et de réflexion libre. Cette attitude est assez importante aussi pour ceux dont le caractère est moins incliné vers le champ interne parce que chacun a son « peintre d'armoiries » – mais comment est-ce qu'on s'arrange avec lui ? A ce point, la nostalgie peut échouer. J'ai nommé les Babyloniens comme exemples ; mais Kandel en est aussi un quand il essaie encore une fois de reprendre son métier de cocher qui est devenu démodé depuis longtemps ; il ne se contente plus avec le souvenir – au contraire, l'ennui de l'âge lui fait inquiet, et en donnant libre cours à l'inquiétude, celle-ci lui pousse à des actions qui ne lui apportent que de la désillusion : le froid du novembre et l'étonnement des gens qui font des photos de lui, mais préfèrent les taxis avec moteur et chauffage pour se faire conduire. Plus grave est le cas de ceux qui prennent des personnes réelles pour leur peintre d'armoiries : c'est le cas de ces réactionnaires qui veulent vraiment restituer le passé sans remarquer que cette réalité restituée ne serait que des débris ; c'est aussi le cas de ceux qui ont nourri le nazisme avec leurs espoirs, comme le mari de Lili, cet homme stable et assuré. C'est le cas de tous ceux qui perdent la distance et le détachement vers le présent matériel.

La nostalgie et les espoirs qu'elle produit – et encore les espoirs non-nostalgiques, eux aussi compris dans le mot « Sehnsucht » – deviennent paradoxalement pulvérisés si on les pose dans la réalité ; leur intégralité est leur état incomplet, opposé à l'idée d'un bonheur matériel, parce que celle-ci fera naître l'ennui et la désillusion. Ici, il s'agit d'un élément mental qui est une constante anthropologique, et pour cette raison, il faut apprendre à s'arranger avec elle par la voie de la patience, du renoncement et de la contemplation pour accepter la nostalgie. Ce ne sont même pas les personnages de Hermann Lenz qui peuvent inspirer au lecteur cette attitude ; c'est l'écriture qui possède une étrange qualité calmante, et ainsi c'est l'expression même de l'écrivain qui porte avec elle la nostalgie et son accomplissement à la fois.

*Œuvres citées (toutes les citations ont été traduites par l'auteur) :*

Peter Handke, *Als das Wünschen noch geholfen hat*, Frankfurt, 1974 ; *Invitation à la lecture de Hermann Lenz* est repris dans ce recueil sous le titre *Jemand anderer : Hermann Lenz*.

Hermann Lenz, *Calvaria oder eine Audienz in S.*, en: *Spiegelhütte* (1962), cité d'après la pagination de l'édition publiée à Frankfurt en 1999 (Bibliothek Suhrkamp 1323)

—, *Der Tintenfisch in der Garage*, Frankfurt (Insel), 1977

—, *Der Kutscher und der Wappenmaler*, Köln (Hegner), 1972, cité d'après la pagination de l'édition publiée à Frankfurt en 1975 (Bibliothek Suhrkamp 428)

—, *Neue Zeit*, Frankfurt (Insel), 1975, cité d'après la pagination de l'édition publiée à Frankfurt en 1979 (suhrkamp taschenbuch 505)